

L E T T R E X X V.

Sur le remplacement du sucre de canne, par celui qu'on retire d'une espèce d'érable très-abondant dans les Etats-Unis.

LA providence, mon ami, semble avoir placé dans le sein même du continent, que l'esclavage a souillé et tourmenté le plus cruellement, les deux grands moyens qui doivent en opérer inévitablement la destruction, c'est-à-dire, les sociétés dont je vous ai parlé, et l'érable à sucre, dont j'ai maintenant à vous entretenir.

De tous les végétaux qui contiennent du sucre, l'érable est celui qui en fournit davantage après la canne à sucre; cet arbre croît naturellement, et se propage avec une grande facilité, sur-tout dans le nord. Toute l'Amérique paroît en être couverte depuis le Canada jusqu'à la Virginie. Là, il devient plus rare; mais on le retrouve encore en abondance dans les établissemens de derrière. Tel est l'arbre bienfaisant qui a dédommagé pendant long-temps les colons heureux de cette partie du monde, de la

privation du sucre délicat de nos îles. Ils tenoient cette ressource de ces sauvages, auxquels ils ont si souvent donné la mort, en échange de leurs bienfaits. Les sauvages du Canada méloient le sucre d'érable avec la farine de froment ou de maïs, et en formoient une pâte, dont ils faisoient provision pour leurs longs voyages. Ils trouvoient que c'étoit un aliment très-nourrissant. Kalm, qui nous rapporte ces faits, observe qu'on tire aussi du sucre d'une espèce de bouleau; mais il est bien loin d'en produire une aussi grande quantité que l'érable.

Les cultivateurs établis au sein des forêts de l'Amérique, se sont bornés jusqu'à présent à une manipulation très-légère, pour recueillir ce sucre et l'amener à l'état de cassonade; mais depuis que les quakers ont cru appercevoir dans cet arbre un moyen destructeur de la traite; depuis que, pour remplacer le sucre de canne, ils ont fait sentir la nécessité de perfectionner le sucre d'érable, on a porté plus d'attention à la manipulation, et le succès a couronné les tentatives.

Vous savez, mon ami, toutes les conditions qu'il faut réunir pour cultiver la canne à sucre, les soins nombreux et constans

qu'elle demande, les ennemis, les accidens que cette plante redoute, les peines que sa récolte, sa préparation, sa fabrication coûtent aux infortunés Africains. Hé bien, comparez ces inconvéniens avec les avantages qu'offre l'érable à sucre, et vous serez encore une fois convaincu qu'on se donne souvent bien de la peine pour être criminel inutilement. L'érable croît naturellement; sa sève, pour être extraite, n'exige aucuns efforts préparatoires. Elle coule en mars, c'est-à-dire, dans un temps où la rigueur de la saison condamne les laboureurs à l'inaction. Chaque arbre donne facilement, et sans se ruiner, cinquante à soixante pintes de sève, qui rendent au moins cinq livres de sucre. Un homme, aidé de trois ou quatre enfans, garçons ou filles, peut aisément, en trois ou quatre semaines que dure l'écoulement de la sève, faire quinze cents livres de sucre (1). Ses aides doivent seulement être

(1) Un des hommes les plus estimables, qui se soient dévoués à la défense des noirs, et qui aient le plus ardemment recommandé la culture, en France, de l'érable, M. Lanthenas, a fait à ce sujet des calculs qu'on ne sauroit trop répéter.

« En évaluant, dit-il, à 1500 livres ce qu'on assure qu'une

en état de porter les auges qui la reçoivent, et d'entretenir un feu léger sous des chaudières, où cette sève se réduit par l'ébullition. Un même arbre, s'il est traité avec ménagement, peut fournir cette liqueur pendant plusieurs années.

Tant d'avantages n'ont pu manquer de frapper ici ceux qui détestent l'esclavage. Aussi, indépendamment des sociétés qui se vouent à sa destruction, s'en est-il formé une dont l'objet particulier est de perfectionner la fabrique de ce sucre; et, dès son origine même, elle a eu les plus grands succès.

M. Drinker, de Philadelphie (1), a fait

une famille peut se procurer de ce sucre dans une saison, quatre-vingt mille familles suffiroient à peu près pour en produire, sans aucun trouble, pour ainsi dire, une quantité égale à celle qui a été exportée de Saint-Domingue dans les années les plus abondantes, et qui paroît être de cent vingt-deux millions de livres pesant; ce qui supposeroit vingt-cinq millions de pieds d'arbres, à cinq livres de sucre chaque, comme on estime leur rapport. — Évaluant l'acre des États-Unis seulement à trente-huit mille quatre cents soixante-seize pieds de France carrés, et supposant les arbres plantés à sept pieds de distance, trente-deux mille acres environ, consacrées à cette production, suffiroient pour la porter à ce degré d'abondance ».

(1) Quelques-uns des faits qui suivent ont eu lieu en

fabriquer, au printemps dernier, soixante barriques (1) de sucre d'érable, recueilli dans ses terres situées sur la Delaware, et il a publié une brochure sur les procédés qu'il a reconnu être les meilleurs.

Edouard Pennington, qui demeure maintenant à Philadelphie, et qui étoit ci-devant raffineur aux îles, a trouvé que ce sucre égaloit le sucre des îles, soit pour le grain, soit pour la couleur, soit pour le goût.

Le chymiste Benjamin Rush, dont je vous ai déjà parlé, n'en est point étonné. Il pense que les sucres de canne et d'érable sont les mêmes dans leur nature.

J'en ai goûté moi-même chez ce bon quaker dont je vous ai décrit la ferme, et qui, par un scrupule religieux, avoit renoncé au sucre des îles: il me parut peu différer de notre cassonade, et je n'ai aucun doute qu'en perfectionnant les procédés de la fabrication, il n'égale un jour le sucre ordinaire. C'est ainsi que des planteurs même en ont jugé à la Ja-

1789 et 1790, et m'ont été écrits par mes amis de Philadelphie. — Je n'ai pas voulu les séparer de cette lettre, à laquelle ils appartiennent.

(1) D'environ trois cents livres pesant chacune.

maïque,

maïque, où on en a transporté, ainsi que je l'apprends par des personnes dignes de foi.

L'état de la Pensylvanie n'est pas le seul où l'on s'empresse maintenant de perfectionner ce genre d'industrie; les cultivateurs de l'état de New-York sentent tous les avantages qu'ils en peuvent tirer. On a fabriqué quantité de ce sucre, cette année, jusques dans la ville de *Cooper*, sur le lac *Oswego*.

Ah! s'il se forme, du nord au midi, une sainte coalition, une sainte émulation, pour accumuler les produits de cet arbre divin; si, sur-tout, l'on regarde comme une impiété de détruire, pour le brûler ou pour défricher (1), un arbre aussi utile, non-seulement l'Amérique pourra fournir à sa propre consommation, mais elle inondera les marchés d'Europe d'un sucre, dont le bon marché fera bientôt tomber le sucre arrosé des larmes et du sang des esclaves; car le premier ne coûte qu'environ 6 sous la livre.

Combien cette révolution ne sera-t-elle pas accélérée, si l'on veut naturaliser l'érable

(1) Un calculateur a imprimé qu'on détruisoit annuellement trois millions de ces arbres dans le seul état de New-York.

par toute l'Europe (1) ! Si l'Amérique en offre de vastes forêts , on peut, en France , le planter en vergers , sous lesquels on pourra recueillir encore toute sorte de fruits. En les ordonnant régulièrement à vingt pieds de distance les uns des autres , un acre contiendra cent quarante arbres au moins. Dans l'âge de leur moyenne vigueur , à trois livres de sucre par arbre , ce nombre seul pourra en rapporter quatre cents vingt livres. En les comptant à 6 sous la livre , et déduisant moitié pour la fabrication , voiture , etc. , il restera 63 livres tournois de produit net par acre , sans y comprendre les autres récoltes , que celle-ci n'empêcheroit aucunement de faire sur le même terrain. Je pourrois , avec raison , porter plus haut ce calcul ; mais j'aime mieux caver au plus bas. Ainsi , l'on obtiendrait en sucre un très-grand produit , qui diminueroit d'autant les coups de fouet , que notre gourmandise attire aux noirs , pour la reproduction de celui de canne que l'on consomme. Comment , dans nos capitales , où la délicatesse des sentimens égale quelquefois celle des sensations que

(1) On l'a essayé dans le jardin de M. Noailles , à Saint-Germain , et il a réussi.

l'on y recherche , ne forme-t-on pas une société qui veuille , avec efficacité , se mettre à même de pouvoir savourer le sucre et le café , sans être attristée par l'idée des sueurs excessives , des larmes , des cruautés et des crimes , sans lesquels , jusqu'à présent , on n'a su se procurer ces productions ; idées qui ne peuvent manquer de se présenter mille fois à l'imagination des hommes un peu instruits et humains ?

Si , dans les Etats-Unis , l'on avoit acquis la réunion de moyens , qui se trouve en Europe , leurs citoyens , n'en doutez pas , auroient opéré , dans bien peu d'années , cette belle révolution. Ils sauveroient à nos dévots , à nos prêtres ignorans et inhumains , de tout temps très-friands de sucre et de café , la part horrible qu'ils prennent au crime le plus énorme que le soleil ait jamais éclairé. En consommant ces denrées , ne soudoient-ils pas , en effet , les hommes aveugles ou pervers , qui prennent plus directement part aux forfaits , sans lesquels on ne les a point encore reproduites ? Et cependant avec quelle froideur , quelle indifférence coupables , ils ont vu l'établissement de notre société des amis des noirs !

L E T T R E X X V I.

Sur un projet de rémigration ou de retransportation des Noirs des Etats-Unis, dans l'Afrique.

JE vous ai déjà, mon ami, fait entrevoir les idées du docteur Thornton sur ce sujet. Cet énergique ami des noirs étoit persuadé, qu'il étoit impossible d'espérer une sincère union entre les blancs et les noirs dans les Etats-Unis, tant qu'ils différoient de couleur, et tant qu'ils ne jouiroient pas des mêmes droits. Il n'attribuoit pas à d'autres causes l'espèce d'apathie où beaucoup de nègres libres étoient réduits, même dans l'état de Massasuchett, quoiqu'ils y jouissent d'une grande liberté. En effet, privés de l'espérance de jamais élire, ou d'être élus, comme représentans, de pouvoir s'élever aux charges ou à des places honorables, les nègres sont condamnés, ou à traîner leurs jours dans la domesticité, ou à languir dans des boutiques. Les habitans de cet état leur reprochent leur saleté, leur indolence, leur défaut de soins pour leurs enfans. — Mais comment auroient-ils de l'ac-

tivité et de l'industrie, lorsqu'une barrière insurmontable les sépare des autres citoyens, lorsque le préjugé marque des degrés à leur élévation? — Je ne sais pas même si, en admettant les nègres à tous les privilèges des autres citoyens, on pourroit effectuer une union éternelle et sincère. Nous avons tant de penchant à aimer ce qui nous ressemble, à le préférer à ce qui ne nous ressemble pas! Il y auroit, entre les noirs et les blancs, des soupçons de partialité, des jalousies, des divisions perpétuellement renaissantes. — Il faut donc en revenir au projet de M. Thornton, à ce projet qu'avoit imaginé le philanthrope par excellence, *Fothergill*; projet exécuté par la société formée à Londres pour l'abolition de la traite des nègres, ou plutôt par le bienfaisant Granville Sharp; il faut en revenir, dis-je, au projet de rendre les nègres à leur patrie, de les y établir, de les encourager à y cultiver le sucre, le café, le coton, etc., à y élever des manufactures, et à ouvrir un commerce avec les Européens. — Le docteur Thornton s'occupoit de cette douce idée: il se proposoit d'être lui-même le conducteur des nègres qui repasseroient d'Amérique en Afrique; il se proposoit de

joindre cet établissement à la colonie naissante de *Sierra-Leona*. Pour ne point s'égarer dans ce projet, il avoit envoyé à ses frais, en Afrique, un homme éclairé, qui y avoit consacré plusieurs années à observer les productions du pays, les manufactures qui pourroient lui convenir, le lieu le plus convenable pour cette *remigration*, les moyens à prendre, pour mettre cet établissement à l'abri de toute insulte, etc. Tout étoit préparé. Il avoit communiqué son dessein à plusieurs membres de la législature de *Massasuchett*, qui, d'abord, ne l'avoient pas goûté. — Ils aimoient mieux donner des terres à ces nègres, et les encourager à les cultiver. — « Mais, leur disoit le docteur, que feront-ils avec ces terres, inhabitués à la guerre, entourés des sauvages qui les tourmenteront, et des coureurs de bois qui les vexeront encore plus cruellement? Supposez qu'ils réussissent; souffrirez-vous que leurs représentans siègent dans vos assemblées, vous président? Non. — Rendez-les donc à leur contrée natale ».

Le docteur étoit persuadé que, lorsque son dessein seroit connu, des milliers de nègres le suivroient. Il en jugeoit ainsi par

les demandes que la plupart d'entre eux lui avoient faites à cette occasion.

Il avoit remarqué, comme moi, l'injustice du reproche de saintantise qu'on leur fait. « Eh ! pourquoi, disoit-il, s'ils sont si paresseux, va-t-on les voler dans leur pays, pour les condamner au travail le plus pénible et le plus douloureux ? »

Ses raisonnemens commencent à convaincre les bons esprits, et son plan donne la solution du problème cherché par M. Jefferson. (*Voyez ses Observations sur la Virginie.*)

L'état de *Massasuchett* a depuis acueilli la demande des nègres pour l'exécution de ce projet. Il a promis de le seconder, aussitôt qu'on seroit assuré d'un lieu, en Afrique, propre à un bon établissement; il a même promis de fournir des vaisseaux, des instrumens, des avances, etc.

Que d'avantages résulteroient pour l'Afrique, pour l'Europe, pour l'Amérique même, si cette émigration étoit exécutée ! Les noirs d'Afrique pourroient insensiblement s'y civiliser, par le secours des noirs d'Amérique; car les blancs, qu'ils doivent exécrer, n'y parviendront jamais. L'Europe ouvriroit,

par cette civilisation, un vaste débouché à ses manufactures, et obtiendrait, à bon compte et sans effusion de sang, ces denrées qui lui coûtent si cher aux îles, qui lui coûtent tant de crimes! — Plaise au Ciel que cette idée se réalise promptement (1)!

(1) Si l'on veut connoître les avantages de ce projet, il faut lire l'ouvrage intitulé: *L'Amiral réfuté par lui-même*, et voir les efforts qu'on fait en Angleterre pour établir des colonies en Afrique, et y civiliser les noirs.

Il s'est formé, en Angleterre, une compagnie angloise qui a pour objet de suivre l'établissement formé à Sierra-Leona, pour y faire le commerce des productions du pays. Cet établissement est sur un territoire appartenant à l'Angleterre, et dépendant de son gouvernement. M. Hunter est le président de cette société.

Il s'en est formé une autre qui a le même objet, mais qui veut rendre cet établissement indépendant de tout gouvernement européen.

Cette dernière société vient de publier son plan sous ce titre: *Plan pour une commune libre sur la côte d'Afrique, formée sous la protection de la Grande-Bretagne, mais entièrement indépendante de tous gouvernemens et de toutes loix européens, avec une invitation, sous certaines conditions, à toutes personnes qui désireront partager les avantages de cette entreprise.*

On annonce, dans ce plan, dont tout ami de l'humanité doit souhaiter le succès, que cette société est fondée sur le principe de philantropie universelle, et non pas simplement pour en tirer des avantages commerciaux; avan-

LETTRE XXVII.

Sur Philadelphie, ses Bâtimens, sa Police, etc. etc.

EN considérant les vices qui rongent la vieille Europe, et la douce fraternité qui réunit les quakers, Voltaire s'élançoit quelquefois, en imagination, au-delà des mers, et brûloit d'aller finir ses jours près de la *ville des frères*. — Qu'auroit-il donc dit, s'il eût pu, pendant quelques jours, réaliser son rêve, et être le témoin de la paix qui règne

tages, dit la société, trop exaltés, comme si le bonheur de tout le genre humain devoit être concentré dans l'acquisition des richesses!

Ces faits confirment ce que la société des amis des noirs avoit avancé dans une lettre à M. Necker, en juin 1789, dans leur adresse à l'assemblée nationale, et enfin ce que l'auteur de la réfutation de M. l'Amiral a fait voir, que le ministère anglois s'occupoit en silence des moyens de montrer, à l'instant même où l'abolition de la traite seroit prononcée, un remplacement qui présentât immédiatement à toute la partie du commerce anglois, habitué aux expéditions pour l'Afrique, une occupation propre à le dédommager.